

LES CAHIERS NOUVEAUX

LE
PROPHÈTE

PAR

KAHLIL GIBRAN

Traduction de MADELINE MASON-MANHEIM



AUX EDITIONS DU SAGITTAIRE

CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS

LE PROPHÈTE

Ce volume a été déposé
au Ministère de
l'Intérieur
en 1926

For even as love crowns you
so shall he crucify you. Even
as he - for your growth, so
is he for your pruning.

Even as he ascends to your
heights and cares you,
tenderest branches that quiver
in the sun.

So shall he descend to your
roots and shake them in their
clinging to the earth.

Like sheaves of corn he
gathers you unto himself.

He threshes you to separate
you from the husk.

He sifts you to free you from
your husks.

He grinds you to whiteness.

He kneads you until you are
pliant;

And then he assigns you to
his sacred fire that you may
become sacred bread for God's
sacred feast.

Fragment autographe du manuscrit
de Kahlil Gibran

LES CAHIERS NOUVEAUX

18

LE PROPHÈTE

PAR

KAHLIL GIBRAN

Traduction de MADELINE MASON-MANHEIM



AUX ÉDITIONS DU SAGITTAIRE

CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS

CHAMBRE HOLLANDAISE
DE PROPHÉTIE
PAR M. J. J. VAN
DE WEGHE

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Russie.



ALMUSTAFA, l'élus et le bien-aimé, qui était l'aurore de son propre jour, avait attendu pendant douze années dans la ville d'Orphalèse son vaisseau qui devait revenir et le ramener à l'île de sa naissance.

Et la douzième année, au septième jour d'Elool, le mois de la récolte, il monta la colline hors des murs de la ville et regarda vers la mer ; et il vit son vaisseau venant avec la brume.

Alors les portes de son cœur s'ouvrirent et sa joie vola loin sur la mer. Et il ferma les yeux et pria dans les silences de son âme.



Mais comme il descendait la colline, une mélancolie le saisit et il pensa en son cœur :

Comment saurai-je partir en paix et sans tristesse? Ce n'est pas sans une blessure d'âme que je pourrai quitter cette ville.

Longs ont été les jours de chagrin que j'ai passés dans ses murs, et longues ont été les nuits d'isolement; et qui peut s'en aller de son chagrin et de son isolement sans regret?

Trop nombreux sont les lambeaux de mon esprit que j'ai semés dans ces rues, et trop nombreux sont les enfants de mon attente marchant nus parmi ces collines, et je ne peux me retirer d'eux sans fardeau ni sans peine.

Ce n'est pas un vêtement que je rejette en ce jour, mais une peau que je déchire de mes propres mains.



Et ce n'est pas une pensée que je laisse derrière moi, mais un cœur devenu doux par la soif et la faim.

Pourtant je ne puis m'attarder davantage.

La mer qui appelle toute chose vers elle m'appelle, et je dois m'embarquer.

Car rester, quoique les heures soient brûlantes dans la nuit, c'est devenir de glace et se laisser étreindre dans un moule.

Volontiers emporterais-je avec moi tout ce qui est ici. Mais comment le pourrai-je ?

Une voix ne peut emporter la langue et les lèvres qui lui donnèrent des ailes. Seule doit-elle rechercher l'éther.

Et seul et sans son nid l'aigle volera à travers le soleil.

Or quand il atteignit le pied de la colline il se tourna de nouveau vers la



mer, et il vit son vaisseau s'approchant du hâvre, et sur la proue les marins, les hommes nés de la même patrie.

Et son âme cria vers eux, et il dit :

Fils de mon antique mère, vous qui chevauchez les marées,

Que de fois avez-vous vogué dans mes rêves ! Et maintenant vous venez en mon réveil qui est mon plus profond rêve.

Je suis prêt à partir, et mon ardeur aux voiles déployées attend le vent.

Un dernier souffle respirerai-je en cet air calme ; un dernier regard jetterai-je en arrière,

Et alors je serai au milieu de vous, voyageur parmi des voyageurs.

Et vous, onde infinie, mère sans sommeil, où la rivière et le ruisseau trouvent enfin leur paix et leur liberté,

Ce ruisseau n'a plus qu'un coude à



faire, qu'un instant à murmurer en cette clairière,

Et alors je viendrai vers vous, goutte illimitée, à un océan sans bornes.

Et tandis qu'il marchait, il vit au loin hommes et femmes quitter leurs champs et leurs vignes et se précipiter vers les portes de la ville.

Et il les entendit qui répétaient son nom et s'appelaient de champ à champ pour s'annoncer la venue de son vaisseau.

Et il se dit :

Faut-il que le jour d'adieu soit le jour de moisson ?

Et faut-il qu'on dise que ma veille était en vérité mon aurore ?

Et que saurai-je donner à celui qui abandonne sa charrue à mi-sillon ou à celui qui arrête la roue de son pressoir ?

Faut-il que mon cœur devienne un



arbre chargé de fruits pour que je puisse cueillir et donner ?

Et faut-il que mes désirs jaillissent telle une fontaine, pour que je puisse remplir leurs coupes ?

Suis-je une harpe, que la main du Très Haut puisse me toucher, ou une flûte, que son haleine puisse me traverser ?

Je ne suis qu'un chercheur de silences, et quel trésor ai-je trouvé en mes silences que je puisse dispenser avec confiance ?

Si c'est aujourd'hui mon jour de moisson, dans quels champs ai-je semé la graine et en quelles saisons oubliées ?

Si c'est en vérité l'heure à laquelle je lève ma lanterne, ce n'est point ma flamme qui y brûlera.

Obscure et vide je lèverai ma lanterne,

Et le gardien de la nuit la remplira d'huile et il l'allumera aussi.

Ces choses il les exprima en paroles.



Mais beaucoup d'autres demeurèrent au fond de son cœur. Car lui-même ne pouvait révéler son plus profond secret.

Et lorsqu'il pénétra dans la ville, tous les habitants vinrent à sa rencontre et ils criaient comme d'une seule voix.

Et les doyens de la ville s'avancèrent et dirent :

Ne vous éloignez pas déjà de nous.

Vous fûtes midi dans notre crépuscule, et votre jeunesse nous donnait des rêves à rêver.

Vous n'êtes chez nous ni un étranger ni un hôte, mais notre fils et notre bien-aimé.

Que nos yeux ne soient pas déjà privés de votre visage.

Et les prêtres et les prêtresses lui dirent :

Ne souffrez pas que les flots de la mer désormais nous séparent, et que les années



que vous avez passées parmi nous deviennent un souvenir.

Vous vous avanciez parmi nous comme un esprit, et votre ombre a été une lumière sur notre visage.

Nous vous avons tant aimé ! Mais notre amour était muet et tout enveloppé de ses voiles.

Pourtant il vous appelle maintenant à haute voix et voudrait se révéler à vous.

Et il en fut toujours ainsi : l'amour ne mesure sa force qu'à l'heure de la séparation.

Et d'autres vinrent et l'implorèrent. Mais il ne leur répondit point. Il inclina seulement la tête ; et ceux qui se tenaient près de lui virent ses larmes tomber sur sa poitrine.

Et il se rendit avec le peuple à la grand'place devant le temple.



Et du sanctuaire une femme sortit qui s'appelait Almitra. Et c'était une voyante.

Et il la regarda fort tendrement, car elle avait été la première à le suivre et à croire en lui dès son premier jour dans la ville.

Et elle le salua, disant :

Prophète de Dieu, à la recherche de l'illimité, il y a longtemps que vous scrutez les lointains, guettant votre vaisseau.

Et maintenant votre vaisseau est venu et vous devez partir.

Profonde est votre attente vers le pays de vos souvenirs et la demeure de vos plus grands vœux ; et notre amour ne voudrait vous lier ni nos besoins vous retenir.

Pourtant, avant que vous ne nous quittiez, nous souhaitons ceci : parlez nous et faites-nous part de votre vérité.

Et nous la donnerons à nos enfants et ceux-ci à leurs enfants, et elle ne périra point.



Dans votre solitude vous avez veillé sur nos jours et dans votre veille vous avez écouté les pleurs et les rires de notre sommeil.

Révélez nous donc maintenant à nous-mêmes, et dites nous ce qui vous a été dévoilé sur tout ce qui est entre la naissance et la mort.

Et il répondit :

Peuple d'Orphalèse, de quoi puis-je parler sauf de ce qui agite maintenant en votre âme ?

Alors Almitra dit : Parlez nous d'Amour.

Et il leva la tête et contempla le peuple, et un silence tomba sur eux. Et d'une voix grande il dit :

Quand l'amour vous appelle, suivez-le,

Bien que son chemin soit dur et escarpé.



Et lorsque ses ailes vous couvent, cédez
lui,

Bien que l'épée cachée en elles vous
blesse.

Et s'il vous parle, croyez en lui,
Bien que sa voix brise vos songes
comme le vent du nord ravage vos jardins.

Car tout comme l'amour vous couronne
doit-il vous crucifier. De même qu'il est
pour votre croissance est-il pour votre
émondage.

Tout comme il s'élève à votre hauteur
pour caresser vos plus tendres branches
qui frémissent dans le soleil,

Ainsi descendra-t-il à vos racines pour
les secouer en leur attachement à la terre.

Telles des gerbes de blé il vous glane.
Il vous bat pour vous mettre à nu.
Il vous tamise pour vous séparer de vos
épis.



Il vous broie jusqu'à la blancheur.

Il vous pétrit jusqu'à ce que vous soyez
souples;

Et alors il vous dévoue à sa flamme,
pour que vous puissiez devenir le pain
sacré du festin de Dieu.

Toutes ces choses vous seront faites
par l'amour, pour que vous puissiez con-
naître les secrets de votre cœur, et en
cette connaissance, devenir un fragment
du cœur de la Vie.

Mais si dans votre peur vous ne recher-
chez que la paix et le plaisir de l'amour,
Il vaut mieux que vous couvriez votre
nudité et que vous sortiez de l'aire de
l'amour,

Pour aller dans le monde sans saisons,
où vous rirez mais non pas tous vos rires,
et où vous pleurerez mais non pas toutes
vos larmes.



L'amour ne donne que de lui-même et ne prend que de lui-même.

L'amour ne possède point, ni ne veut il être possédé ;

Car l'amour suffit à l'amour.

Quand vous aimez, ne dites pas : « Dieu est en mon cœur, » mais dites plutôt : « Je suis en le cœur de Dieu. »

Et ne croyez point pouvoir guider le cours de l'amour, car l'amour, s'il vous trouve digne, guidera votre cours.

L'amour n'a d'autre désir que de s'accomplir.

Mais si vous aimez et s'il vous faut des désirs, qu'ils soient ainsi :

Se fondre pour être un ruisseau coulant qui chante sa mélodie à la nuit.

Connaître le chagrin d'une trop grande tendresse.



Etre blessé par son propre entendement
de l'amour ;

Et saigner volontiers et joyeusement.

Se réveiller à l'aurore avec un cœur ailé
et rendre grâces pour une nouvelle jour-
née d'amour ;

Se reposer à l'heure de midi et méditer
sur l'extase de l'amour ;

Rentrer avec gratitude au crépuscule ;

Et puis dormir avec, en son cœur, une
prière pour le bien aimé et sur ses lèvres
un chant de louange.



Alors Almitra parla de nouveau et dit :
« Et, le Mariage, maître ? »

Et répondant, il dit :

Vous naquîtes ensemble et ensemble
vous resterez à jamais.

Vous serez ensemble quand les ailes
blanches de la mort disperseront vos jours.

Oui, vous serez ensemble même dans
le souvenir silencieux de Dieu.

Mais qu'il y ait des espaces en votre
communion,

Et que les vents du ciel dansent entre
vous.

Aimez vous l'un l'autre mais ne faites
pas une entrave de l'amour :

Qu'il soit plutôt une mer mouvante
entre les rivages de vos âmes.



Emplissez l'un l'autre votre coupe mais
ne buvez pas à une seule et même coupe.

Partagez votre pain mais ne mangez pas
à la même miche.

Chantez et dansez ensemble et soyez
joyeux, mais que chacun de vous soit seul,

De même que les cordes du luth sont
seules, cependant qu'elles frémissent de
la même musique.

Donnez vos cœurs, mais non pas à la
garde l'un de l'autre.

Car seule la main de la Vie peut conte-
nir vos cœurs.

Et tenez-vous ensemble mais non pas
de trop près,

Car les piliers du temple observent
entre eux une distance,

Et le chêne et le cyprès ne poussent
point dans l'ombre l'un de l'autre.



Et une femme qui tenait un marmot
contre sa poitrine dit : « Parlez nous
d'Enfants. »

Et il dit :

Vos enfants ne sont point vos enfants.

Ce sont les fils et les filles de l'aspira-
tion de la Vie à elle-même.

Ils viennent par vous, mais non pas de
vous,

Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne
vous appartiennent pas.

Vous pouvez leur donner votre amour
mais non pas vos pensées,

Car ils ont leurs propres pensées.

Vous pouvez donner abri à leur corps
mais non pas à leur âme,

Car leur âme habite la maison de demain



que vous ne pouvez visiter même en vos songes.

Vous pouvez tâcher d'être comme eux, mais ne cherchez pas à les faire comme vous.

Car la Vie ne va point en arrière, ni ne s'attarde-t-elle avec hier.

Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches vivantes, sont lancés.

L'Archer voit le but sur le chemin de l'infini, et de Sa force Il vous tend, pour que Ses flèches puissent voler vite et loin.

Que votre ploiment en la main de l'Archer soit une joie ;

Car de même qu'il aime la flèche qui vole, aime-t-il aussi l'arc qui est stable.



Alors un homme riche dit : « Parlez nous de Donner. »

Et il répondit :

Vous ne donnez que peu, quand vous donnez de vos biens.

C'est lorsque vous donnez de vous-mêmes que vous donnez vraiment.

Car vos biens, que sont-ils, sinon les choses que vous gardez et que vous surveillez, par crainte d'en avoir besoin demain ?

Et demain, qu'apportera-t-il au chien trop prudent cachant des os dans le sable mouvant, tandis qu'il suit les pèlerins à la ville sainte ?

Et la peur de la misère n'est-elle pas déjà la misère ?

La terreur de la soif devant votre puits



plein, n'est-elle pas déjà la soif inextinguible ?

Il en est qui donnent peu de leur abondance et le donnent pour être remerciés et leur désir caché empoisonne leurs dons.

Et il en est qui ont peu et ce peu ils le donnent entièrement.

Ceux-ci croient en la vie et en la bonté de la vie et leur coffre ne sera jamais vide.

Il en est qui donnent avec joie et cette joie est leur récompense.

Et il en est qui donnent avec douleur et cette douleur est leur baptême.

Et il en est qui en donnant ne connaissent ni douleur ni joie, et ne sont pas conscients de leur mérite.

Ils donnent comme au fond de la vallée le myrte exhale son parfum dans l'espace.

Par les mains de ceux-ci Dieu parle, et derrière leur regard Il sourit sur la terre.



Il est bien de donner, étant prié, mais il est mieux de donner sans être prié, par compréhension ;

Et pour les hommes généreux chercher qui recevra est bonheur plus grand que de donner.

Et est-il une chose que vous voudriez refuser ?

Tout ce que vous avez sera donné un jour.

Donnez donc maintenant, pour que la saison de donner soit vôtre et non pas celle de vos descendants.

Vous dites souvent : « Je donnerais volontiers, mais seulement aux dignes. »

Les arbres dans vos bergers ne parlent pas ainsi, ni les troupeaux dans vos pâturages.

Ils donnent pour pouvoir vivre, car retenir c'est périr.

Certes celui qui est digne de recevoir



ses jours et ses nuits est digne de tout recevoir de vous.

Et celui qui a mérité de boire à l'océan de la vie mérite d'emplir sa coupe à votre source.

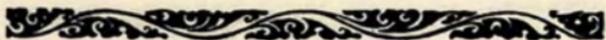
Et quel mérite plus grand y aura-t-il que celui qui réside dans le courage et la confiance, oui, dans la charité de recevoir ?

Et valez-vous, que les hommes se frappent la poitrine et dépouillent leur fierté, pour vous laisser voir leur mérite mis à nu et leur fierté intangible ?

Puissiez-vous mériter d'être un donneur et l'instrument du don !

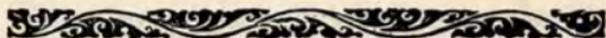
Car en vérité c'est la vie qui donne à la vie tandis que vous qui croyez donner, ne faites qu'assister au don.

Et vous les obligés — et vous êtes tous des obligés — n'assumez aucun fardeau de gratitude, de peur d'imposer un joug à vous-mêmes et à votre bienfaiteur.



Aidez-vous plutôt de ses dons comme
s'ils étaient des ailes; et que commune soit
votre ascension,

Car sentir trop vivement votre dette
c'est douter de sa munificence qui a la
terre généreuse pour mère et Dieu pour
père.



Alors un vieillard, qui tenait une auberge, dit : « Parlez nous du Boire et du Manger. »

Et il dit :

Plût au ciel que vous pussiez vous nourrir du parfum de la terre, et comme une plante vous sustenter de lumière !

Mais puisqu'il vous faut tuer pour manger, et ravir au nouveau né le lait de sa mère pour étancher votre soif, que ce soit alors un geste de dévotion.

Et que votre table soit un autel sur lequel les purs et les innocents de la forêt et de la plaine sont sacrifiés à ce qui est encore plus pur et plus innocent en l'homme.

Quand vous tuez une bête, dites lui



en votre cœur : « Par la même puissance
qui t'immole, moi aussi serai-je immolé ;
et moi aussi serai-je consommé.

Car la loi qui te livra à mes mains me
livrera à une main plus puissante.

Ton sang et le mien ne sont que la sève
qui nourrit l'arbre du ciel. »

Et quand vos dents broient la pomme,
dites lui en votre cœur :

« Tes pépins vivront dans mon corps,
Et les bourgeons de ton demain éclo-
ront dans mon cœur,
Et ton parfum sera mon haleine,
Et ensemble nous nous réjouirons en
toute saison. »

Et en automne, lorsque vous cueillez
le raisin de vos vignes pour le pressoir,
dites en votre cœur :

« Moi aussi suis une vigne et mon fruit
sera cueilli pour le pressoir,



Et tel le vin vierge on me gardera dans
des vases éternels. »

Et en hiver, lorsque vous soutirez le
vin, qu'il y ait en votre cœur un chant
pour chaque coupe ;

Et qu'il y ait dans le chant un souvenir
pour les jours d'automne, et pour la
vigne, et pour le pressoir,



Alors un laboureur dit : « Parlez nous du Travail. »

Et répondant, il dit :

Vous travaillez pour pouvoir marcher de front avec la terre et l'âme de la terre.

Car, être oisif, c'est devenir étranger aux saisons et sortir de la procession de la vie, qui marche majestueuse et en fière soumission vers l'infini.

Quand vous travaillez vous êtes une flûte à travers laquelle le murmure des heures se change en musique.

Qui de vous veut être un roseau, silencieux et muet, tandis que tout chante à l'unisson ?

Toujours on vous a dit que le travail



est une malédiction et l'ouvrage un malheur.

Mais je vous dis que, travailler, c'est accomplir une part du rêve de la terre qui vous fut assignée quand ce rêve naquit.

Et en restant liés au travail vous aimez en vérité la vie.

Et aimer la vie par le travail c'est connaître de près le secret le plus intime de la vie.

Mais si en vos douleurs vous appelez la naissance une affliction et le fardeau de la chair une malédiction gravée sur votre front, alors je répons que seule, la sueur de votre front effacera ce qui est gravé.

On vous a dit aussi que la vie est obscurité, et en votre lassitude vous répétez ce que les las ont dit.

Et je dis que la vie est en vérité obscurité sauf quand il y a élan,



Et tout élan est aveugle sauf quand il y
a savoir,

Et tout savoir est vain sauf quand il y
a labeur,

Et tout labeur est vide sauf quand il y
a l'amour ;

Et quand vous travaillez avec amour
vous vous liez à vous-même et l'un à
l'autre et à Dieu.

Et qu'est-ce que travailler avec amour ?

C'est tisser l'étoffe avec des fils tirés de
votre cœur, comme si votre bien aimé
dût porter cette étoffe.

C'est bâtir une maison avec affection,
comme si votre bien aimé dût habiter
cette maison.

C'est semer des grains avec tendresse et
récolter la moisson avec joie, comme si
votre bien aimé dût en manger le fruit.

C'est infuser en toute chose que vous
façonnez un souffle de votre propre esprit,



Et savoir que tous les morts bénis se tiennent autour de vous et vous regardent.

Souvent je vous ai ouï dire, comme si vous parliez en sommeil, « Celui qui travaille le marbre et qui trouve la forme de sa propre âme dans la pierre est plus noble que celui qui travaille la glèbe.

Et celui qui saisit l'arc-en-ciel et l'étend sur la toile à l'image de l'homme, est plus grand que celui qui façonne les sandales pour nos pieds. »

Mais je dis, non pas en sommeil, mais en l'éveil de midi, que le vent ne parle pas plus doucement au chêne géant qu'au plus petit des brins d'herbe ;

Et celui-là seul est grand qui fait de la voix du vent une chanson devenue plus douce par son propre amour.

Le travail est l'amour rendu visible.

Et si vous ne pouvez travailler avec



amour mais seulement avec aversion, il vaut mieux délaissier votre ouvrage et vous asseoir aux portes du temple pour recevoir l'aumône de ceux qui travaillent avec joie.

Car si vous faites le pain avec indifférence, vous faites un pain amer qui n'apaise que la moitié de la faim de l'homme.

Et si vous regrettez l'écrasement du raisin, votre regret distille un poison dans le vin.

Et si vous chantez comme les anges et n'aimez pas le chant, vous fermez les oreilles de l'homme aux voix du jour et aux voix de la nuit.

Alors une femme dit : « Parlez de Joie et de Chagrin. »

Et il répondit :

Votre joie est votre chagrin démasqué.

Et ce même puits duquel montent vos rires fut souvent rempli de vos larmes.



Et comment en serait-il autrement ?

Plus le chagrin creusera votre être et plus vous pourrez contenir de joie.

La coupe qui reçoit votre vin n'est-elle pas la même coupe qui fut cuite dans la fournaise du potier ?

Et le luth qui caresse votre âme n'est-il pas le même bois qui fut évidé par le fer ?

Lorsque vous êtes joyeux, regardez bien en votre cœur et vous trouverez que, ce qui vous a apporté le chagrin vous apporte la joie.

Lorsque vous êtes tristes, regardez encore en votre cœur et vous verrez qu'en vérité vous pleurez pour ce qui fut votre délice.

Il en est qui disent : « La joie est plus grande que le chagrin, et d'autres disent : « Non, le chagrin est plus grand. »



Mais je vous dis qu'ils sont inséparables.

Ensemble ils viennent, et quand l'un s'assied seul avec vous à votre table, rappelez vous que l'autre dort sur votre lit.

En vérité vous êtes suspendus telle une balance entre votre chagrin et votre joie.

Lorsque vos plateaux sont vides, alors seulement vous êtes immobiles et en équilibre.

Quand le gardien du trésor vous soulèvera pour peser son or et son argent, il faudra que votre joie ou votre chagrin s'élève ou s'abaisse.



Alors un maçon s'avança et dit : « Parlez nous de Maisons. »

Et répondant, il dit :

Bâtissez de vos songes une retraite dans la faune avant de bâtir une maison au dedans des murs de la ville.

Car de même que vous avez des retours en votre crépuscule, ainsi le voyageur en vous, en a-t-il, celui qui est toujours seul et distant.

Votre maison c'est votre plus grand corps.

Elle grandit dans le soleil et elle dort dans le silence de la nuit ; et elle n'est pas sans rêves. Votre maison ne rêve-t-elle pas, et en songes ne quitte-t-elle pas la ville pour le bocage ou la colline ?



Puissé-je rassembler vos maisons en ma main et tel un semeur les répandre dans les forêts et les prés.

Fasse que les vallées soient vos rues, et les sentiers verts vos chemins, pour que vous vous cherchiez par les vignes, apportant le parfum de la terre en vos vêtements.

Mais ces choses ne peuvent pas encore être.

En leur crainte vos aïeux vous ont rassemblés trop près l'un de l'autre. Et cette crainte durera quelque temps encore. Encore quelque temps les murs de votre ville sépareront vos foyers de vos champs.

Et dites moi, peuple d'Orphalèse, qu'avez-vous dans ces maisons? Et que gardez-vous derrière ces portes closes?

Avez-vous la paix, l'impulsion calme qui révèle votre puissance?



Avez-vous des souvenirs, ces arches
luisantes qui surplombent les sommets
de l'esprit?

Avez-vous la beauté qui détourne le
cœur des objets de bois et de pierre, pour
le mener à la montagne sainte?

Dites moi, avez-vous tout cela dans vos
maisons?

Ou n'avez-vous que le bien-être et la
convoitise du bien-être, ce désir furtif
qui pénètre dans la maison en invité et
devient hôte et enfin maître?

Oui, et il devient dompteur, et avec
fourche et fouet il fait des pantins de vos
plus grands vœux.

Bien que ses mains soient veloutées,
son cœur est de fer.

Il vous berce jusqu'au sommeil et
hante alors votre chevet, tournant en
dérision la dignité de la chair.

Il se moque de vos sens les plus sains



et les enveloppe de duvet, tel des vases fragiles.

En vérité, la convoitise du bien-être tue la passion de l'âme et puis marche, ricanant, aux funérailles.

Mais vous, enfants de l'espace, vous les agités au repos, vous ne serez ni trappés ni domptés.

Votre maison ne sera pas un ancre mais un mât.

Ce ne sera pas un voile reluisant qui couvre une plaie mais une paupière qui protège l'œil.

Vous ne replierez pas vos ailes, pour pouvoir entrer par des portes, et vous ne pencherez pas la tête, afin qu'elle ne se heurte pas contre le plafond, et vous ne craignez pas de respirer, de peur que les murs ne se fendent et tombent.

Vous n'habitez pas des tombeaux faits par les morts pour les vivants.



Et bien qu'elle soit de magnificence et de splendeur, votre maison ne contiendra pas votre secret et elle n'abritera pas votre aspiration.

Car, ce qui est illimité en vous reste dans le palais du ciel, dont la porte est la brume de l'aurore, et les fenêtres les chants et les silences de la nuit.



Et le tisserand dit : « Parlez nous de Vêtements. »

Et il répondit :

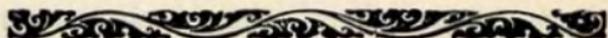
Vos vêtements dissimulent beaucoup de votre beauté, mais ils ne cachent point ce qui n'est pas beau.

Et bien que vous recherchiez en vos habits le sceau de votre liberté, il se peut que vous y trouviez un harnais et une chaîne.

Puissiez-vous accueillir le soleil et le vent avec plus de votre peau et moins de vos vêtements,

Car le souffle de la vie est dans le soleil et la main de la vie est dans le vent.

Il en est qui disent : « C'est le vent du nord qui a tissé les robes que nous portons. »



Et je dis : Oui, c'est le vent du nord,
Mais la honte fut son métier et l'amo-
lissement des tendons son fil.

Et son travail achevé, il rit dans la forêt.

N'oubliez pas que la pudeur n'est qu'un
bouclier contre l'œil de l'impur.

Et quand l'impur ne sera plus, que sera
la pudeur sinon une chaîne et une souil-
lure de l'esprit ?

Et souvenez-vous que la terre se
réjouit de sentir vos pieds nus et que les
vents joueraient volontiers avec vos che-
veux.



Et un marchand dit : « Parlez nous de Vendre et d'Acheter. »

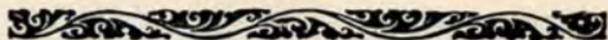
Et répondant, il dit :

La terre vous livre ses fruits, et vous ne manquerez de rien si vous savez comment remplir vos mains.

C'est en échangeant les offrandes de la terre que vous trouverez l'abondance et que vous serez satisfaits.

Pourtant, si l'échange ne se fait pas en amour et en justice bienveillante, il amènera les uns à l'avidité et les autres à la disette.

Lorsque, dans le marché, vous les travailleurs de la mer et des champs et des vignes rencontrez les tisserands et les potiers et les cueilleurs d'épices,



Invoquez alors l'esprit maître de la terre pour qu'il vienne parmi vous sanctifier les balances et le calcul qui pèse valeur contre valeur.

Et ne souffrez pas dans vos transactions ceux qui, les mains vides, vendent des paroles contre votre travail.

A ceux-ci vous direz :

« Venez avec nous aux champs ou allez avec nos frères à la mer jeter vos filets.

Car de même que la terre et les flots nous sont généreux, ainsi le seront-ils envers vous. »

Et s'il vient des chanteurs et des danseurs et des joueurs de luth, achetez de ce qu'ils offrent.

Car eux aussi sont cueilleurs de fruits et d'encens, et ce qu'ils apportent, bien que façonné de songes, est vêtement et nourriture pour votre âme.



Et avant de quitter le marché, voyez
que personne ne s'en aille les mains vides.

Car l'esprit maître de la terre ne dormira
pas en paix sur le vent, avant que le
besoin du moindre d'entre vous ne soit
satisfait.



Alors un des juges de la ville s'avança
et dit : « Parlez nous de Crime et de
Châtiment. »

Et répondant, il dit :

C'est lorsque votre âme erre sur le vent,
Que vous, seuls et sans guide, faites
tort à autrui comme à vous-mêmes.

Et pour ce tort commis, vous faudra-
t-il frapper aux portes des élus et attendre
sans qu'on prenne garde à vous.

Tel l'océan est votre Moi-dieu ;

Il reste sans tache à jamais.

Et tel l'éther il ne soulève que ce qui
a des ailes.

Tout comme le soleil est votre Moi-
dieu ;



Il ne connaît point les façons de la taupe, ni ne cherche-t-il les trous du serpent.

Mais votre Moi-dieu n'est pas seul en votre être.

Beaucoup en vous est encore homme, et beaucoup en vous n'est pas encore homme,

Mais un pygmée informe qui marche, endormi, dans la brume, cherchant son propre réveil.

Et c'est de l'homme en vous que je veux parler maintenant.

Car c'est lui et non pas votre Moi-dieu, ni le pygmée dans la brume, qui connaît le crime et le châtement du crime.

Souvent je vous ai ouï parler de celui qui commet un méfait comme s'il n'était pas l'un des vôtres mais un étranger et un intrus en votre monde.

Mais je dis que, tout comme le bon et



le juste ne peuvent s'élever au-dessus
du meilleur en vous,

Ainsi le méchant et le faible ne peuvent
tomber au dessous du pire qui est aussi
en vous.

Et de même qu'une seule feuille ne
peut jaunir sans la connaissance muette
de l'arbre tout entier,

Le malfaiteur ne peut commettre un mé-
fait sans l'assentiment caché en vous tous.

Telle une procession vous marchez
ensemble vers votre Moi-dieu.

Vous êtes le chemin et les cheminants.

Et quand l'un de vous tombe, il tombe
pour ceux en arrière, les prévenant de
l'obstacle.

Oui, et il tombe pour ceux en avant
qui, bien que d'un pas plus léger et plus
sûr, n'écartèrent pas l'obstacle.

Bien plus, dût le mot peser lourdement
sur votre cœur :



L'assassiné n'est pas innocent de sa propre mort.

Et le volé n'est pas innocent d'avoir été volé.

Le juste n'est pas pur des actions du méchant.

Et l'homme aux mains blanches est souillé par les actes du criminel.

Oui, le coupable est souvent la victime de sa victime,

Et plus souvent encore le condamné porte le fardeau de l'innocent et de l'irréprochable.

Vous ne pouvez séparer le juste de l'injuste, ni le bon du mauvais;

Car ils sont debouts à la face du soleil, tout comme le fil noir et le fil blanc tissés ensemble.

Et quand le fil noir se rompra le tisserand scrutera l'étoffe entière et il examinera aussi le métier.



S'il en est un parmi vous qui juge
l'épouse infidèle,

Qu'il pèse aussi dans la balance le cœur
du mari, et qu'il mesure son âme.

Et que celui qui cingle l'offenseur con-
temple l'âme de l'offensé.

Et s'il en est un qui punisse au nom
de la droiture et qui mette la cognée à
l'arbre mauvais, qu'il en examine les ra-
cines;

Et en vérité il trouvera que les racines
du bon et du mauvais, du fécond et du
stérile sont tout entrelacées dans le cœur
silencieux de la terre.

Et vous, les juges qui voulez être justes,
Quel jugement rendrez-vous contre
celui qui, bien qu'honnête en la chair,
est voleur en l'esprit?

Quelle sentence rapporterez-vous con-
tre celui qui tue en la chair, mais qui est
lui-même tué en son âme?

Et comment poursuivrez-vous celui



qui en action est trompeur et oppresseur,
Mais qui, lui aussi, est lésé et outragé?

Et comment punirez-vous ceux dont
le remords est déjà plus grand que leurs
méfaits?

Le remords n'est-il pas une justice
rendue au nom de cette même loi que vous
voulez servir?

Pourtant vous ne pouvez mettre le
remords sur l'innocent ni l'enlever du
cœur du coupable.

Irrésistiblement il criera dans la nuit
pour que les hommes se réveillent et se
connaissent.

Et vous qui voulez comprendre la
justice, comment le pourrez-vous, sinon
en regardant toute chose dans la plénitude
de la lumière?

Seulement alors vous saurez que le fort
et le faible ne sont qu'un seul homme
dressé dans le crépuscule entre la nuit



de son Moi-pygmée et le jour de son
Moi-dieu,

Et que la pierre angulaire du temple
n'est pas plus élevée que la pierre la plus
basse de ses fondations.



Alors un avocat dit : « Et, nos Lois,
maître ? »

Et il répondit :

Il vous plaît d'établir des lois,

Mais il vous plaît encore plus de les
violer.

Tels des enfants qui jouent sur la plage,
érigeant avec constance des tours de sable
qu'ils détruisent, en riant.

Mais l'océan apporte encore du sable
au rivage pendant que vous érigez vos
tours,

Et quand vous les détruisez, l'océan
rit avec vous.

En vérité, l'océan rit toujours avec le
simple.



Mais, ceux pour qui la vie n'est pas un océan, ni les lois de l'homme des tours de sable,

Mais pour qui la loi est un ciseau avec lequel ils veulent sculpter le rocher de la vie à leur propre image ?

Et l'estropié qui hait le danseur ?

Et le bœuf qui aime son joug, jugeant l'élan et le daim de la forêt choses égarées et vagabondes ?

Et le vieux serpent qui ne peut se dépouiller de sa peau et qui trouve tous les autres nus et sans pudeur ?

Et celui qui arrive le premier au festin et s'en va las et repu, disant que tout festin est coupable et que tout convive enfreint la loi ?

Que dirai-je de ceux-là, sinon que eux aussi se tiennent dans la lumière, mais le dos au soleil ?



Ils ne voient que leur ombre et leur ombre est leur loi.

Et le soleil, qu'est-il pour eux d'autre qu'un donneur d'ombres?

Et qu'est-ce qu'accepter les lois, sinon se baisser pour dessiner son ombre sur la terre?

Mais vous qui marchez face au soleil, quelles images reflétées sur la terre peuvent vous retenir?

Vous qui voyagez avec le vent, quelle girouette guidera votre course?

Quelle loi d'homme vous entravera si vous ne venez briser votre joug contre aucune porte de prison?

Quelles lois craindrez-vous si vous dansez sans trébucher contre aucune chaîne?

Et qui vous jugera si vous arrachez vos vêtements mais sans en encombrer la route d'autrui?



Peuple d'Orphalèse, vous pourrez voiler
le tambour, et vous pourrez relâcher les
cordes du luth, mais qui commandera à
l'alouette de ne pas chanter ?



Et un orateur dit : « Parlez nous de Liberté. »

Et il répondit :

Aux portes de la ville et dans vos foyers je vous ai vus, prosternés, adorant votre propre liberté.

Tels des esclaves qui s'humilient devant le tyran et le glorifient, bien qu'il les égorge.

Oui, dans le jardin du temple et dans l'ombre de la citadelle j'ai vu les plus libres d'entre vous porter leur liberté comme un joug et une entrave.

Et mon cœur saigna en moi ; car vous ne saurez être libres que lorsque vous verrez dans le désir même de la liberté un esclavage et quand vous cesserez de



parler de la liberté comme d'un but et d'une fin.

Vous serez libres en vérité, non quand vos jours seront libres de peine, et vos nuits de désir et de chagrin,

Mais plutôt quand votre vie en sera étreinte et que vous vous élèverez au-dessus d'elles, nus et sans entraves.

Et comment vous élèverez-vous au-dessus de vos jours et de vos nuits, sinon en brisant les chaînes dont vous avez chargé l'aube de votre entendement ?

En vérité, ce que vous appelez la liberté est la plus forte de ces chaînes, bien que ses anneaux brillent au soleil et vous éblouissent.

Et qu'est-ce, sinon des fragments de votre propre Moi que vous voulez rejeter pour devenir libres ?

Si c'est une loi injuste que vous voulez



abolir, cette loi fut écrite par votre propre main sur votre front.

Vous ne sauriez l'effacer, en brûlant les textes de vos lois, ni en lavant la conscience de vos juges, quand bien même vous y verseriez tout l'océan.

Et si c'est un despote que vous voulez détrôner, veillez à ce que son trône soit d'abord détruit en vous.

Car, comment le tyran saurait-il régner sur les libres et les fiers, sinon grâce à une tyrannie dans leur liberté et à une honte dans leur fierté ?

Et si c'est un souci que vous voulez bannir, il fut choisi par vous plutôt qu'à vous imposé.

Et si c'est une crainte que vous voulez dissiper, le siège de cette crainte est dans votre cœur et non dans la main que vous redoutez.

En vérité, toutes choses se meuvent



au-dedans de vous en une demie-étreinte éternelle, désirées ou redoutées, abhorrées ou chéries, recherchées ou désespérément fuies.

Ces choses se meuvent en vous, telles des lumières et des ombres, en couples inséparables.

Et quand l'ombre s'évanouit, la lumière qui s'attarde devient l'ombre d'une autre lumière.

Ainsi votre liberté, quand elle perd ses entraves, devient elle-même l'entrave d'une plus grande liberté.



Et la prêtresse parla de nouveau et dit :
« Entretenez nous de Raison et de Passion. »

Et répondant, il dit :

Votre âme est souvent un champ de bataille sur lequel votre raison et votre jugement luttent contre votre passion et votre appétit.

Puissé-je apporter la paix en votre âme et changer la discorde et la rivalité de vos éléments en unité et en mélodie.

Mais comment le saurai-je, à moins que vous ne soyez vous-mêmes les pacificateurs, et bien plus, les amis de tous vos éléments ?

Votre raison et votre passion sont le



gouvernail et les voiles de votre âme voguant au large.

Si vos voiles ou votre gouvernail se brisent, vous ne pouvez qu'aller à la dérive, balottés, ou rester ancrés en pleine mer.

Car la raison seule est une force réprimante et la passion seule est une flamme qui se consume elle-même.

Ainsi, que votre âme exalte à la hauteur de la passion votre raison, pour qu'elle puisse chanter ;

Et que la raison dirige votre passion, pour qu'elle puisse vivre dans une résurrection quotidienne et tel le phénix renaître de ses propres cendres.

Je veux que vous considériez votre jugement et votre appétit comme deux hôtes bien-aimés dans votre maison.

Certes vous ne voudrez pas faire plus honneur à l'un qu'à l'autre, car qui préfère



l'un perd l'amour et la foi de tous les deux.

Quand parmi les collines, vous êtes assis à l'ombre fraîche des peupliers blancs, partageant la paix et la sérénité des champs et des prés, que votre cœur dise alors en silence : « Dieu repose dans sa sagesse ».

Et quand l'orage éclate et que la puissance du vent secoue la forêt et que le tonnerre et l'éclair proclament la majesté des cieux, que votre cœur dise alors avec respect : « Dieu agit dans sa passion. »

Et comme vous êtes un souffle dans l'atmosphère de Dieu et une feuille dans Sa forêt, vous aussi devez reposer en sagesse et agir en passion.



Et une femme dit : « Parlez nous de la Douleur. »

Et il répondit :

Dans la douleur se brise la coquille qui renferme votre entendement.

De même que le noyau du fruit doit se fendre, pour que son cœur puisse accueillir le soleil, ainsi vous devez connaître la douleur.

Et si vous saviez garder un cœur émerveillé devant le miracle quotidien de votre vie, votre douleur ne semblerait pas moins merveilleuse que votre joie;

Et vous accepteriez les saisons de votre cœur, tout comme vous acceptez les saisons qui passent sur vos champs.

Et vous veilleriez avec sérénité par les hivers de votre chagrin.



Beaucoup de votre douleur est choisi par vous-même.

C'est la potion amère par laquelle le médecin en vous guérit votre moi malade.

Fiez vous donc au médecin et buvez son remède en silence et tranquillité :

Car sa main, bien que lourde et dure, est guidée par la tendre main de l'Invisible,

Et la coupe qu'il apporte, bien qu'elle vous brûle les lèvres, a été façonnée de l'argile que le Potier a mouillée de Ses propres larmes sacrées.



Et un homme dit : « Parlez nous de la
Connaissance de Soi-même. »

Et répondant, il dit :

Votre cœur connaît en silence les secrets des jours et des nuits.

Mais vos oreilles ont soif d'entendre le son de cette connaissance.

Vous voulez connaître en paroles ce que vous avez toujours connu en pensée.

De vos doigts vous voulez toucher à nu le corps de vos songes.

Et c'est bien qu'il en soit ainsi.

Il faut que la source cachée de votre âme jaillisse et coure en murmurant à la mer ;

Et le trésor de vos profondeurs infinies veut se révéler à vos yeux.



Mais qu'il n'y ait point de balances pour peser votre trésor inconnu ;

Et ne cherchez pas avec perche ou sonde les profondeurs de votre connaissance.

Car le Moi est une mer immesurable et sans bornes.

Ne dites pas : « J'ai trouvé la vérité, » mais plutôt : « J'ai trouvé une vérité. »

Ne dites pas : « J'ai trouvé le sentier de l'âme. » Dites plutôt : « J'ai rencontré l'âme marchant en mon sentier. »

Car l'âme passe sur tous les sentiers.

L'âme ne suit pas une ligne, ni ne croît-elle comme le roseau.

L'âme s'ouvre comme un lotus aux pétales innombrables.



Alors un maître d'école dit : « Parlez nous d'Enseignement. »

Et il dit :

Nul ne peut rien vous révéler sauf ce qui gît déjà, à moitié endormi, à l'aube de votre connaissance.

Le maître qui se promène à l'ombre du temple, parmi ses disciples, ne donne pas de sa sagesse, mais plutôt de sa foi et de son amour.

S'il est vraiment un sage, il ne vous demande pas de pénétrer dans la maison de sa vertu, mais il vous mène plutôt au seuil de votre propre esprit.

L'astronome peut vous parler de sa compréhension de l'espace, mais il ne saurait vous donner sa compréhension.

Le musicien peut mettre dans ses



chants le rythme des espaces, mais il ne saurait vous donner l'oreille qui capte le rythme, ni la voix qui le répète.

Et celui qui est versé dans la science des nombres peut vous entretenir des régions de poids et de mesure, mais il ne saurait vous y conduire.

Car la vision d'un homme ne prête point ses ailes à un autre.

Et de même que chacun de vous se tient seul en la connaissance de Dieu, chacun de vous doit être seul en sa compréhension de Dieu et en son entendement de la terre.



Et un jeune homme dit : « Parlez nous d'Amitié. »

Et répondant, il dit :

Votre ami est la réponse à votre besoin.

C'est votre champ que vousensemencez avec amour et moissonnez avec reconnaissance.

Et c'est votre table et votre foyer.

Car vous venez à lui avec votre faim, et vous le recherchez pour la paix.

Quand votre ami dit sa pensée vous ne craignez pas le « non » de votre propre esprit, ni ne refusez-vous le « oui ».

Et quand il se tait, votre cœur ne cesse pas d'écouter son cœur ;

Car sans paroles, en amitié, toute pensée, tout désir, toute attente naissent



et se communiquent dans une joie silencieuse.

Quand vous vous séparez de votre ami, vous ne vous affligez pas :

Car ce que vous aimez le plus en lui peut être plus clair en son absence, de même que la montagne apparaît plus claire à celui qui la contemple de la plaine.

Et qu'il n'y ait aucun but dans l'amitié sauf l'éclosion de l'esprit.

Car l'amour qui cherche autre chose que la révélation de son propre mystère n'est point l'amour, mais un filet jeté : et on ne prend que l'inutile.

Et que le meilleur de vous-même soit pour votre ami.

S'il doit connaître la nudité de vos branches, qu'il en connaisse aussi la floraison.

Car cherchez-vous votre ami, pour tuer le temps ?



Ne le cherchez que dans vos heures vivantes.

Car c'est à lui de pourvoir à votre besoin, non votre vide.

Et qu'il y ait dans la douceur de l'amitié les rires et les plaisirs partagés.

Car dans la rosée des petites choses le cœur trouve sa fraîcheur et son matin.



Et puis un lettré dit : « Entretenez nous de la Parole. »

Et répondant, il dit :

Vous parlez quand vous cessez d'être en paix avec vos pensées ;

Et quand vous ne pouvez plus rester dans la solitude de votre cœur, vous vivez dans vos lèvres et le son est un divertissement et un passe-temps.

Et dans beaucoup de vos bavardages la pensée est à moitié meurtrie.

Car la pensée est un oiseau de l'espace qui dans une cage de paroles peut déployer ses ailes mais ne peut voler.

Il en est parmi vous qui recherchent les bavards, par crainte d'être seuls.



Le silence de l'isolement leur révèle leur
Moi, et ils voudraient s'enfuir.

Et il en est qui parlent sans science ni
préméditation et qui annoncent une vérité
qu'eux-mêmes ne comprennent pas.

Et il en est qui ont la vérité en eux, mais
ils ne l'expriment pas en paroles.

Dans le sein de ceux-ci l'esprit repose
dans le rythme du silence.

Quand vous rencontrez votre ami sur
la route ou sur le marché, que l'esprit en
vous remue vos lèvres et dirige votre
langue.

Que la voix dans votre voix parle à
l'oreille de son oreille ;

Car son âme gardera la vérité de votre
cœur, comme la saveur du vin reste

Quand la couleur en est oubliée et que
la coupe n'est plus.



Et un astronome dit : « Et, le temps, maître ? »

Et il répondit :

Vous voudriez mesurer le temps, l'illimité et l'immensurable.

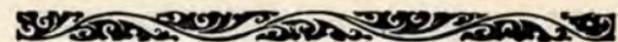
Vous voudriez ajuster votre conduite et même diriger le cours de votre esprit selon des heures et des saisons.

Vous feriez du temps un ruisseau sur le bord duquel vous vous assoiriez pour contempler son cours.

Pourtant l'illimité en vous est conscient de l'infini de la vie,

Et sait qu'aujourd'hui n'est que le souvenir d'hier, et que demain est le rêve d'aujourd'hui.

Et que ce qui chante et contemple en



vous est encore prisonnier de ce premier instant qui sema les étoiles dans l'espace.

Qui parmi vous ne sent pas que son pouvoir d'aimer est illimité?

Et pourtant qui ne sent pas ce même amour, immobile au fond de son être, étranger à tout geste et à toute pensée exprimée?

Et le temps n'est-il pas comme l'amour, indivisible et sans progrès?

Mais si dans votre pensée il vous faut diviser le temps en saisons, que chaque saison enveloppe toutes les autres,

Et qu'aujourd'hui embrasse le passé avec souvenir et l'avenir avec aspiration.



Et un des doyens de la ville dit : « Parlez nous du Bien et du Mal. »

Et il répondit :

Je puis parler du bien en vous, mais non pas du mal.

Car le mal qu'est-il, sinon le bien torturé par sa faim et sa propre soif?

En vérité, quand le bien est affamé il cherche à se nourrir même dans des caves obscures, et quand il est assoiffé il boit même aux eaux mortes.

Vous êtes bons quand vous êtes un en vous-même. Pourtant, quand vous n'êtes pas en paix, vous n'êtes pas mauvais.

Car une maison divisée n'est pas un repaire de voleurs ; ce n'est qu'une maison divisée.



Et un vaisseau sans gouvernail pourrait errer sans but à travers des récifs, sans pour cela sombrer.

Vous êtes bons quand vous tâchez de donner de vous-même.

Pourtant vous n'êtes pas mauvais quand vous recherchez votre gain.

Car lorsque vous recherchez votre gain vous n'êtes qu'une racine qui s'attache à la terre et se nourrit à son sein.

Certes le fruit ne saurait dire à la racine, « Sois comme moi mûre et riche et donnant toujours de ton abondance. »

Car pour le fruit donner est un besoin, tout comme recevoir est un besoin pour la racine.

Vous êtes bons quand vous êtes pleinement éveillés en vos discours.

Pourtant vous n'êtes pas mauvais quand vous dormez tandis que votre langue titube.



Et même la parole trébuchante peut fortifier une langue faible.

Vous êtes bons quand vous marchez fermement vers votre but et d'un pas audacieux.

Pourtant vous n'êtes pas mauvais quand vous y allez en boitant.

Même les boiteux ne vont pas en arrière.

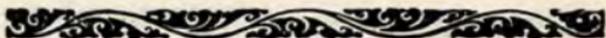
Mais vous les forts et les rapides, gardez-vous de boiter en présence des estropiés, croyant être généreux.

Vous êtes bons en bien des voies, et ce n'est pas être mauvais que de n'être pas bon.

Ce n'est que flâner et paresser.

Quelle pitié que les cerfs ne puissent apprendre la rapidité aux tortues !

En votre nostalgie du Moi-géant gît



votre bonté : et cette aspiration existe en chacun de vous.

Mais chez quelques uns c'est un torrent qui court impétueusement à la mer et roule les secrets des collines et les chansons de la forêt.

Et chez d'autres c'est un ruisseau languissant qui se perd en méandres et se plie et s'attarde avant d'atteindre la côte.

Mais que celui dont la nostalgie est grande ne dise point à celui qui est faible de désir : « Pourquoi es-tu lent et paresseux ? »

Car les bons ne demandent pas aux nus : « Où est ton vêtement ? » ni aux errants : « Qu'est devenue ta maison ? »



Alors une prêtresse dit : « Parlez nous de la Prière. »

Et répondant, il dit :

Vous priez en votre détresse et en votre besoin; pussiez-vous prier aussi dans la plénitude de votre joie et en vos jours d'abondance !

Car la prière qu'est-elle, sinon l'expansion de votre être dans l'éther vivant ?

Et si c'est pour votre réconfort de verser votre obscurité dans l'espace, c'est aussi pour votre délice d'exhaler l'aube de votre cœur.

Et si vous ne pouvez que pleurer quand votre âme vous appelle à la prière, elle devrait vous éperonner encore et encore,



bien que pleurant, jusqu'à ce que vous vinssiez en riant.

Quand vous priez, vous vous élevez pour rencontrer dans l'air ceux qui prient à cette même heure, et que, sans prière, vous ne sauriez rencontrer.

Que votre visite à ce temple invisible ne soit que pour l'extase et la douce communion !

Car si vous ne pénétrez dans ce temple que pour demander, vous ne recevrez point ;

Et si vous y pénétrez pour vous abaisser vous ne serez pas élevés ;

Ou même si vous y entrez pour implorer le bonheur d'autrui vous ne serez pas entendus.

C'est assez que vous pénétriez dans le temple invisible.

Je ne puis vous apprendre à prier en paroles.



Dieu n'écoute pas vos paroles sauf lorsque Lui-même les prononce à travers vos lèvres.

Et je ne puis vous enseigner la prière des océans et des forêts et des montagnes.

Mais vous qui êtes nés des montagnes et des forêts et des océans pouvez trouver leur prière en votre cœur.

Et si vous écoutez dans le calme de la nuit vous les entendrez dire, en silence :

« Notre Dieu, qui es notre âme ailée, c'est Ta volonté en nous qui veut.

C'est Ton désir en nous qui désire.

C'est Ton élan en nous qui voudrait changer nos nuits, qui sont tiennes, en jours qui sont tiens aussi.

Nous ne pouvons rien Te demander, car Tu connais nos besoins avant qu'ils ne naissent en nous :

Tu es notre besoin ; et en nous donnant plus de Toi-même, Tu nous donnes tout. »



Alors un ermite qui visitait la ville une fois par an s'avança et dit : « Parlez nous de Plaisir. »

Et répondant, il dit :

Le plaisir est un chant de liberté,

Mais ce n'est pas la liberté.

C'est l'éclosion de vos désirs,

Mais ce n'est pas leur fruit.

C'est une profondeur appelant une hauteur,

Mais ce n'est ni l'abîme ni le sommet.

C'est l'emprisonné prenant son essor.

Mais ce n'est pas l'espace approfondi.

Oui, en vérité, le plaisir est un chant de liberté.

Et je veux que vous le chantiez à plein cœur ; mais que vous ne vous abîmiez pas dans votre chant.



Parmi vos jeunes gens il y en a qui recherchent le plaisir comme si c'était tout, et on les juge et les châtie.

Je ne voudrais ni les juger ni les châtier. Qu'ils cherchent.

Car ils trouveront le plaisir, mais non pas seul.

Ses sœurs sont au nombre de sept et la moindre d'entre elles est plus belle que le plaisir.

N'avez-vous pas entendu parler de l'homme qui creusait la terre, cherchant des racines, et qui trouva un trésor ?

Et il en est parmi vos aînés qui se souviennent de plaisirs avec regret comme de méfaits commis en ivresse.

Mais le regret est une ombre sur l'esprit et non pas son châtement.

Ils devraient se souvenir de leurs plaisirs avec gratitude, comme de la moisson d'un été.



Pourtant si le regret les reconforte,
qu'ils regrettent.

Et il en est parmi vous qui ne sont ni
jeunes pour chercher, ni vieux pour se
souvenir ;

Et par crainte de la recherche et du
souvenir, ils fuient tout plaisir, de peur
de négliger l'esprit ou de l'offenser.

Mais, en leur privation est leur plaisir.

Et eux aussi trouvent un trésor, bien
que cherchant des racines, les mains
frémisantes.

Mais, dites-moi, quel est celui qui
saurait offenser l'esprit ?

Le rossignol offense-t-il le silence de la
nuit, ou la luciole les étoiles ?

Et votre flamme ou votre fumée seront-
elles un fardeau pour le vent ?

Croyez-vous que l'esprit soit un étang
calme, que vous puissiez le troubler avec
un bâton ?



Souvent en vous refusant le plaisir vous ne faites qu'amasser le désir dans les recoins de votre être.

Qui sait si ce qui semble être omis aujourd'hui n'attend pas demain ?

Même votre corps connaît son héritage et son juste besoin et ne sera pas trompé.

Et votre corps est la harpe de votre âme.

Et c'est à vous d'en tirer de la douce musique ou des sons confus.

Et maintenant vous demandez en votre cœur : « Comment distinguerons-nous ce qui est bon dans le plaisir de ce qui n'est pas bon ?

Allez à vos champs et à vos jardins et vous apprendrez que c'est le plaisir de l'abeille de butiner le miel de la fleur.

Mais c'est aussi le plaisir de la fleur d'accorder son miel à l'abeille.



Car pour l'abeille une fleur est une
fontaine de vie,

Et pour la fleur une abeille est une
messagère d'amour,

Et pour tous deux, abeille et fleur,
donner le plaisir et le recevoir est un
besoin et une extase.

Peuple d'Orphalèse, soyez en vos plai-
sirs tels les fleurs et les abeilles.



Et un poète dit : « Parlez nous de la Beauté. »

Et il répondit :

Où chercherez-vous la beauté, et comment la trouverez-vous, à moins qu'elle ne soit elle-même guide et chemin ?

Et comment saurez-vous parler d'elle, si elle ne tisse pas elle-même votre langage ?

Les affligés et les blessés disent : « La beauté est bonne et douce.

Telle une jeune mère, timide de sa propre gloire, elle passe parmi nous. »

Et les passionnés disent : « Non, la beauté est une chose de force et de terreur.

Telle la tempête, elle secoue la terre et le ciel. »



Les fatigués et les las disent : « La Beauté est faite de doux murmures. Elle parle en notre esprit.

Sa voix cède à nos silences, telle une lumière faible qui frémit, craignant l'ombre.

Mais les agités disent : « Nous l'avons entendu crier parmi les montagnes,

Et avec ses cris vinrent des bruits de sabots et des battements d'ailes, et des rugissements de lions. »

La nuit les gardes de la ville disent : « La Beauté s'élèvera à l'est avec l'aurore. »

Et à midi les travailleurs et les errants disent : « Nous l'avons vu se pencher des fenêtres du couchant vers la terre. »

En hiver disent les enneigés : « Elle viendra avec le printemps, bondissant sur les collines. »



Et dans la chaleur de l'été les glaneurs disent : « Nous l'avons vu danser avec les feuilles d'automne, et nous avons vu les frimas dans ses cheveux. »

Toutes ces choses, vous les avez dites de la beauté,

Mais en vérité vous n'avez pas parlé d'elle, mais de désirs inassouvis.

Et la beauté n'est pas un désir mais une extase.

Ce n'est pas une bouche assoiffée, ni une main vide étendue.

Mais plutôt un cœur enflammé et une âme enchantée.

Ce n'est pas l'image que vous voudriez voir, ni la chanson que vous voudriez entendre,

Mais plutôt une image que vous voyez, bien que vous fermiez les yeux, et une chanson que vous entendez, bien que vous fermiez l'oreille.



Ce n'est pas la sève dans l'écorce ridée,
ni une aile attachée à une griffe,
Mais plutôt un jardin toujours en fleur,
et une envolée d'anges planant à jamais.

Peuple d'Orphalèse, la beauté est la vie
quand la vie dévoile son saint visage.

Mais vous êtes la vie et vous êtes le
voile.

La beauté est l'éternité se contemplant
dans un miroir.

Mais vous êtes l'éternité et vous êtes le
miroir.



Et un vieux prêtre dit : « Parlez nous de Religion. »

Et il dit :

Ai-je parlé en ce jour de rien d'autre ?

La religion n'est-ce pas tout geste et toute réflexion,

Et ce qui n'est ni geste ni réflexion, mais un étonnement et une surprise naissant toujours dans l'âme, même tandis que les mains taillent la pierre ou tendent le métier ?

Qui peut séparer sa foi de ses actions ou sa croyance de ses occupations ?

Qui peut étendre ses heures devant lui, disant : « Ceci pour Dieu et ceci pour moi-même ; ceci pour mon âme, et cela pour mon corps ? »



Toutes vos heures sont des ailes qui battent à travers l'espace d'un moi à un moi.

Il vaudrait mieux que celui qui porte sa moralité comme son meilleur vêtement fût nu.

Le vent et le soleil ne feront pas de trous en sa peau.

Et celui qui règle sa conduite sur l'éthique emprisonne son chanteur ailé dans une cage.

La plus libre chanson ne vient pas à travers des barreaux et des fils de fer.

Et celui pour qui l'adoration est une fenêtre à ouvrir mais aussi à fermer n'a pas encore visité la maison de l'âme dont les fenêtres n'ont ni crépuscule ni matin.

Votre vie quotidienne est votre temple et votre religion.



Quand vous y pénétrez, prenez avec vous votre tout.

Prenez la charrue et la forge et le maillet et le luth,

Les choses que vous avez façonnées en votre besoin et pour votre délice.

Car en rêve vous ne pouvez vous élever au-dessus de vos réalisations ni tomber plus bas que vos échecs.

Et prenez avec vous tous les hommes :

Car en adoration vous ne pouvez voler plus haut que leurs espérances ni vous abaisser plus bas que leur désespoir.

Et si vous voulez connaître Dieu, ne cherchez pas à résoudre les énigmes.

Regardez plutôt autour de vous et vous Le verrez, jouant avec vos enfants.

Et regardez dans l'espace et vous Le verrez, marchant dans le nuage, étendant Ses bras dans l'éclair, et descendant en pluie.



Vous Le verrez, souriant dans les fleurs,
puis se levant et agitant Ses mains dans
les arbres.



Alors Almitra dit : « Maintenant parlez nous de la Mort. »

Et il dit :

Vous voulez connaître le secret de la mort.

Mais comment saurez-vous le trouver, sinon en le recherchant au cœur de la vie ?

Le hibou, dont les yeux pleins de nuit, sont aveugles aux matins, ne peut dévoiler le mystère de la lumière.

Si vous voulez contempler vraiment l'esprit de la mort, ouvrez votre âme immensément au cœur de la vie.

Car la vie et la mort sont un, de même que le fleuve et l'océan sont un.

Dans la profondeur de vos espérances



et de vos désirs repose votre connaissance muette de l'au-delà :

Et tels des grains rêvant sous la neige, votre cœur rêve au printemps.

Fiez-vous aux rêves, car ils sont les portes de l'éternité.

Votre crainte de la mort n'est que le frisson du berger qui se tient devant le roi dont la main va l'honorer.

Le berger ne se réjouit-il pas sous le frisson, puisqu'il portera l'insigne royal?

Pourtant n'est-il pas plus conscient de son tremblement que de sa joie?

Car mourir, qu'est-ce autre que se tenir nu dans le vent et se fondre dans le soleil?

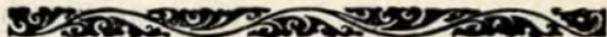
Et qu'est-ce que cesser de respirer sinon affranchir le souffle de ses marées inquiètes, pour qu'il puisse s'élever et se dilater et rechercher Dieu sans entraves?



Seulement quand vous boirez à la rivière du silence chanterez-vous vraiment.

Et quand vous aurez atteint le sommet de la montagne, vous commencerez à grimper.

Et quand la terre réclamera vos membres, seulement alors vous danserez.



Puis, ce fut le soir.

Et Almitra, la voyante, dit :

« Béni soit ce jour et ce lieu et votre esprit qui a parlé. »

Et Almustafa répondit : « Fut-ce moi qui parlai ? N'écoutai-je pas aussi ? »

Puis il descendit les marches du Temple et tout le peuple le suivit. Et il atteignit son vaisseau et se tint sur le pont.

Et se tournant encore vers le peuple, il éleva la voix et dit :

Peuple d'Orphalèse, le vent me dit de vous quitter. Ma hâte n'est pas celle du vent, pourtant je dois partir.

Nous les errants, recherchant toujours le chemin le plus solitaire, nous ne com-



mençons aucune journée où nous avons fini une autre journée; et aucune aurore ne nous trouve où le crépuscule nous laisse.

Alors même que la terre dort nous voyageons.

Nous sommes les graines de la plante tenace, et c'est dans notre maturité et notre plénitude de cœur que nous sommes livrés au vent et dispersés.

Brefs ont été mes jours parmi vous, et plus brèves encore les paroles que j'ai prononcées.

Mais si ma voix expire dans vos oreilles, et que mon amour s'efface de votre souvenir, alors je reviendrai,

Et, le cœur plus riche et les lèvres cédant mieux à l'esprit, je parlerai.

Oui, je reviendrai avec la marée,

Et même si la mort me cache, et que le plus grand silence m'enveloppe, je



rechercherai de nouveau votre audience.

Et ce ne sera pas en vain.

Si l'une quelconque de mes paroles est vérité, cette vérité se révélera d'une voix plus claire, et en paroles plus proches de vos pensées.

Je vais avec le vent, peuple d'Orphalèse, mais non pas dans le vide ;

Et si ce jour n'est pas un accomplissement de vos vœux et de mon amour, qu'il soit alors une promesse jusqu'à un autre jour.

Les vœux de l'homme changent, mais non pas son amour, ni le désir que l'amour comble ses vœux.

Sachez donc que du plus grand silence je reviendrai.

La brume qui s'évanouit à l'aurore, ne laissant que la rosée dans les champs, s'élèvera et s'amassera en nuages et puis retombera en pluie.



Et je fus pareil à la brume.

Dans le silence de la nuit j'ai passé dans vos rues, et mon esprit a pénétré dans vos maisons.

Et les battements de votre cœur furent dans mon cœur et votre haleine fut sur mon visage, et je vous connus tous.

Oui, je connus votre joie et votre chagrin, et dans votre sommeil vos rêves furent mes rêves.

Et souvent je fus entre vous tel un lac parmi les montagnes.

Je réfléchis les sommets en vous et les pentes courbes et même les troupeaux errants de vos pensées et de vos désirs.

Et à mon silence vint en ruisseaux le rire de vos enfants et en rivières le désir de votre jeunesse.

Et quand ils parvinrent à mes profondeurs les ruisseaux et les rivières ne cessèrent pas de chanter.



Mais quelque chose de plus doux encore
que le rire et de plus grand que le désir
me vint.

Ce fut l'illimité en vous,

L'homme vaste dans lequel vous n'êtes
tous que des cellules et des tendons.

Celui en le cantique duquel tous vos
chants ne sont qu'une palpitation muette.

C'est dans l'homme vaste que vous êtes
vastes,

Et c'est en le contemplant que je vous
ai contemplés et aimés.

Car, quels espaces l'amour peut-il em-
brasser qui ne soient pas dans cette vaste
sphère ?

Quelles visions, quelles attentes, et
quels pressentiments peuvent outre-voler
cet essor ?

Tel un chêne géant qui se recouvrait
des fleurs du pommier est le vaste homme
en vous.

Sa force vous lie à la terre, son parfum



vous élève en l'espace, et dans sa durabilité
vous êtes immortels.

On vous a dit que, tout comme une
chaîne, vous êtes aussi faibles que votre
anneau le plus faible.

Ce n'est que la moitié de la vérité. Vous
êtes en même temps aussi forts que votre
anneau le plus fort.

Vous mesurer à votre plus petit geste,
c'est calculer la force de l'océan par la
fragilité de son écume.

Vous juger sur vos défaillances c'est
blâmer les saisons de leur inconstance.

Oui, vous êtes comme un océan,
Et bien que des vaisseaux échoués
attendent la marée sur vos rives, pas plus
que l'océan, vous ne pouvez hâter vos
marées.

Et vous êtes telles les saisons.

Et bien qu'en votre hiver vous niez
votre printemps,



Le printemps, reposant en vous, sourit
tout en someillant et ne se fâche pas.

Ne croyez point que je parle ainsi pour
vous faire dire : « Il nous a comblés de
louanges. Il n'a vu que le bien en nous. »

Je ne vous dis en paroles que ce que
vous-mêmes connaissez en pensée.

Et la connaissance en paroles qu'est-
elle, sinon une ombre de la connaissance
sans paroles ?

Vos pensées et mes paroles sont les
ondes d'une mémoire scellée qui tient le
registre de nos hiers,

Et des jours antiques où la terre n'avait
conscience ni de nous ni d'elle-même;

Et des nuits où la terre tremblait de
confusion.

Des sages sont venus vous apporter
leur sagesse. Je suis venu recevoir la
vôtre.



Et voici que j'ai trouvé ce qui est plus grand que la sagesse.

C'est un esprit de flamme en vous, montant toujours,

Tandis que vous, sans voir cette ascension, lamentez la flétrissure de vos jours.

C'est la vie à la recherche de la vie dans des corps qui redoutent la tombe.

Il n'y a point de tombes ici.

Ces montagnes et ces plaines sont un berceau et l'escabeau de votre essor.

Quand vous passerez près du champ où vous avez enseveli vos aïeux, contemplez-le bien, et vous verrez danser vos enfants avec vous, mains unies.

En vérité, vous vous réjouissez souvent sans le savoir.

D'autres vous sont venus, à qui pour des promesses dorées vous n'avez donné que la richesse et la force et la gloire.



Je vous ai donné moins qu'une promesse, et cependant votre générosité a été plus grande.

Vous m'avez donné ma plus profonde soif de la vie.

Certes il n'y a pas de plus grand don fait à un homme que celui qui transforme tous ses espoirs en lèvres altérées et toute la vie en une fontaine.

Et voici ce qui est mon honneur et ma récompense :

Quand je viens boire à la fontaine, je trouve l'eau vivante elle-même assoiffée :
Et elle me boit tandis que je la bois.

Il en est parmi vous qui m'ont jugé fier et trop susceptible devant un don.

Je suis trop fier en vérité pour accepter des gages, non des présents.

Et bien que j'aie mangé des baies parmi les collines quand vous m'auriez volontiers fait asseoir à votre table,



Et que j'aie dormi sous les portiques
du temple quand vous m'auriez volontiers
abrité,

Ne fut-ce pas votre amoureux souci de
mes jours et de mes nuits qui fit le pain
doux à ma bouche et couronna mon
sommeil de visions?

A cause de ceci je vous bénis surtout :
Vous donnez beaucoup et ne savez
pas que vous donnez.

En vérité, la bonté qui se regarde dans
un miroir est changée en pierre,

Et une bonne action qui se caresse
elle-même devient une malédiction.

Et il en est entre vous qui m'ont appelé
distant et ivre de mon propre isolement,

Et vous avez dit : « Il s'entretient avec
les arbres de la forêt mais non avec les
hommes.

Il s'assied seul sur les collines, regardant
de haut notre ville. »



Il est vrai que j'ai gravi les collines et
marché en des lieux éloignés.

Comment aurais-je pu vous voir sauf
d'une grande hauteur ou d'une grande
distance ?

Comment saurait-on être près, sinon
en étant loin ?

Et d'autres parmi vous ont crié vers
moi, mais non pas en paroles :

« Étranger, étranger, amoureux de hau-
teurs inaccessibles, pourquoi habitez-
vous parmi les sommets où les aigles
bâtissent leurs nids ?

Pourquoi recherchez-vous l'inabor-
dable ?

Quels orages voudriez-vous prendre
en vos filets,

Et quels oiseaux brumeux cherchez-
vous dans le ciel ?

Venez et soyez des nôtres.

Descendez et apaisez votre faim avec



notre froment; étanchez votre soif avec
notre vin. »

Dans la solitude de leur âme ils ont dit
ces choses;

Mais si leur solitude était plus pro-
fonde, ils auraient su que je ne cherchais
que le secret de votre joie et de votre
douleur,

Et je ne poursuivais que vos plus grands
Mois errants dans le ciel.

Mais le chasseur fut aussi le poursuivi;
Car beaucoup de mes flèches ne quit-
tèrent l'arc que pour atteindre mon
propre sein.

Et l'ailé fut aussi le rampant;

Car tandis que mes ailes se déployaient
dans le soleil, leur ombre sur la terre
était une tortue.

Et moi, croyant, fus aussi sceptique;

Car souvent j'ai mis le doigt dans ma
propre plaie, pour avoir une plus grande



croissance en vous et une plus grande compréhension de vous.

Et c'est avec cette croyance et cette compréhension que je dis :

Vous n'êtes point enfermés dans votre corps, ni confinés dans vos maisons ou vos champs.

Ce qui est vous habite au-dessus de la montagne, errant avec le vent.

Ce n'est point chose qui se traîne au soleil pour se chauffer, ni qui creuse des trous dans l'obscurité pour se protéger,

Mais chose libre, un esprit qui enveloppe la terre et se meut dans l'éther.

Si mes paroles sont vagues, ne cherchez pas à les rendre claires.

Vague et nébuleux est le commencement de toute chose, mais non pas sa fin,

Et je voudrais que vous vous souveniez de moi comme d'un commencement.



La vie et tout ce qui respire est conçu dans la brume et non pas dans le cristal.

Et qui sait si le cristal n'est pas une brume déchue ?

Je veux que vous pensiez à ceci, en vous souvenant de moi :

Ce qui semble le plus faible et le plus égaré en vous est le plus fort et le plus déterminé.

N'est-ce pas votre souffle qui a érigé et endurci la structure de vos os ?

Et n'est-ce pas un rêve que personne d'entre vous ne se souvient d'avoir rêvé, qui bâtit votre ville et façonna tout ce qui est dedans ?

Si vous pouviez voir les marées de ce souffle, vous ne verriez rien d'autre,

Et si vous pouviez entendre le murmure du songe, vous n'entendriez aucun autre son.



Mais vous ne voyez pas, et vous n'entendez pas, et c'est bien ainsi.

Le voile qui obscurcit vos yeux sera soulevé par les mains qui l'ont tissé.

Et l'argile qui ferme vos oreilles sera percée par les doigts qui l'ont pétrie.

Et vous verrez.

Et vous entendrez.

Pourtant vous ne déplorerez point d'avoir connu l'aveuglement, ni ne regretterez-vous d'avoir été sourds.

Car en ce jour vous connaîtrez les fins cachées de toutes choses,

Et vous bénirez l'obscurité tout comme vous bénissez la lumière.

Après avoir dit ces choses, il regarda autour de lui, et il vit le pilote de son vaisseau, se tenant au gouvernail, et contemplant tantôt les voiles déployées, tantôt l'horizon.

Et il dit :



Patient, trop patient est le capitaine de mon vaisseau.

Le vent souffle, et les voiles frémissent.

Le gouvernail même appelle le pilote.

Pourtant le capitaine attend tranquillement mon silence.

Et ceux-ci, mes marins qui ont entendu le chœur de la grande mer, eux aussi m'ont écouté patiemment.

Maintenant ils n'auront plus à m'attendre.

Je suis prêt.

Le ruisseau atteint l'océan et de nouveau la mère immense tient son fils contre son sein.

Adieu, peuple d'Orphalèse.

Ce jour s'achève.

Il se ferme sur nous, tout comme le nénuphar sur son propre lendemain.

Ce qui nous fut donné ici, nous le garderons,



Et s'il ne suffit pas, alors il faudra que nous nous assemblions de nouveau et que nous tendions les mains vers le donneur.

N'oubliez pas que je reviendrai.

Encore un instant et mon désir amassera écume et poussière pour un autre corps.

Un instant, un moment de repos sur le vent, et une autre femme m'enfantera.

Adieu à vous et à la jeunesse que j'ai passée avec vous.

Ce ne fut qu'hier que nous nous rencontrâmes dans un rêve.

Vous avez chanté pour moi dans ma solitude, et de vos aspirations j'ai bâti une tour dans le ciel.

Mais maintenant notre sommeil s'enfuit et notre rêve est passé, et ce n'est plus l'aube.

L'heure de midi est sur nous et notre



demi-réveil s'est changé en plein jour,
et nous devons nous séparer.

Si dans le crépuscule du souvenir nous
nous rencontrons de nouveau, nous nous
parlerons encore et vous me chanterez
une plus profonde chanson.

Et si nos mains se touchent dans un
autre songe, nous bâtirons une autre tour
dans le ciel.

Ainsi parlant, il fit signe aux marins et
ils levèrent aussitôt l'ancre et dégagèrent
le vaisseau de ses amarres, et ils allèrent
vers l'orient.

Et un cri vint du peuple comme d'un
seul cœur, et il s'éleva dans le crépuscule
et fut porté sur la mer, telle une grande
trompette.

Almitra seule se taisait, contemplant
le vaisseau jusqu'à ce qu'il disparût dans
la brume.

Et quand tout le peuple se fut dispersé,



elle resta seule sur la jettée, se souvenant
en son cœur des paroles d'Almustafa :

« Un instant, un moment de repos sur
le vent, et une autre femme m'enfantera. »



COLLECTION " LES CAHIERS NOUVEAUX "

OUVRAGES PARUS :

1. — MIGUEL DE UNAMUNO Le Marquis de Lumbria.
2. GIL ROBIN Hôpital.
3. PIERRE MAC ORLAN A l'Hôpital Marie-Madeleine.
4. ROBERT DESNOS Deuil pour Deuil.
5. — GABRIELE D'ANNUNZIO Portrait de Loÿse Baccaris.
6. ALEXANDRE KOUPRINE Oléssia, la jeune sorcière.
7. RIEEMONT-DESSAIGNES Ariane.
8. CARL STERNHEIM Libussa, la jument de Guillaume II
9. PHILIPPE SOUPAULT Voyage d'Horace Pirouelle.
10. THOMAS MANN. La Mort à Venise.
11. BENJAMIN PÉRET Il était une Boulangère.
12. WILLA CATHER Prochainement Aphrodite.
13. PIERRE GIRARD Curieuse métamorphose de John.
14. GABRIEL MIRÒ Semaine Sainte.
15. FERNAND DIVOIRE. L'Homme du Monde.
16. JOHN RODKER Dartmoor.
17. MAX JACOB. Les Pénitents en maillots roses.

OUVRAGES A PARAITRE :

- | | |
|----------------------|------------------------------|
| GILBERT MAUGE | Fonction de X. |
| LUIGI PIRANDELLO | Ignorantes. |
| JEAN GIRAUDOUX | Une nouvelle. |
| RAMÓN PÉREZ DE AYALA | La chute de la Maison Limou. |
| ANDRÉ MAUROIS. . | . Une nouvelle. |
| EDMOND JALOUX. . | . L'Égarement. |

Ce cahier
dont le présent tirage
constitue l'édition originale
a été tiré à
750 exemplaires,
dont 25 exemplaires sur Japon
numérotés de 1 à 25
et 725 exemplaires sur vélin de Rives
numérotés de 26 à 750,
sur les presses de
l'Imprimerie Sainte-Catherine
à Bruges (Belgique)

EXEMPLAIRE N^o 14

Ce cahier
dont le présent tirage
constitue l'édition originale
a été tiré à
750 exemplaires,
dont 25 exemplaires sur Japon
numérotés de 1 à 25
et 725 exemplaires sur vélin de Rives
numérotés de 26 à 750,
sur les presses de
l'Imprimerie Sainte-Catherine
à Bruges (Belgique)

EXEMPLAIRE N^o 454

PRIX : 15 FR.